

Zwischen Berlin 4, 5 & 6
Marc Blanchet
fototext



editio princeps

Avis de parution

•
m̄

Les tirages photographiques
ont été effectués
aux sels de palladium
par Anne-Lou Buzot.
Le traitement des images
a été réalisé par
Vincent Bengold.
Les textes, composés
en caractères
Baskerville et Futura
par Florent Fajole,
ont été imprimés
par Hannah Harkes
sur les presses typographiques
de Labora, à Tallinn.
L'ensemble est réalisé
sur papier Arches platine 305 g.
Il a été tiré de cette édition originale
portant la signature de l'auteur
cinq exemplaires numérotés
de 1 à 5 et cinq exemplaires
hors commerce numérotés de I à V.

Edition bilingue Français-Allemand
Traduction en langue allemande
établie par Fedora Wesseler.

Format : 20 x 28 cm

Prix du coffret comprenant les 3 volumes : 1800 €
Prix unitaire de chaque volume vendu séparément : 600 €

immanences-editions.com
contact@immanences-editions.com
+33 (0)7 81 67 96 92

Zwischen Berlin 4, 5 & 6
Marc Blanchet

editio princeps

Immanences éditions
Anne-Lou Buzot
Florent Fajole
Nicolas Peyre
éditeurs associés

—
fototext

Novembre 2020
Paris

**zwischen
berlin 4**
**marc
blanchet**
fototext

in

Le trouble est l'ennemi du bien. Le bien peut être l'apologie de la netteté, et sous-entendre d'inquiétantes *visées* morales. Le trouble est une décision. Il s'épanouit dans la prise de vue photographique, triomphe en tout lieu où le raisonnement ne clôt rien, où la déduction recommence son enquête. Le trouble favorise la pensée. Il pourrait en être l'incarnation, à condition de ne pas s'opposer aux inventions de la clarté. Le trouble est par essence la parole, quand le bien, son idée du moins, est souvent l'autorité acquise par le discours. Cette photographie ? Une rangée d'arbres et leur reflet dans l'eau. Plus encore une vibration. Combien de jours à Berlin où la ville murmure des images, face à une Nature qui se déploie en des formes fixes – troncs, branches, feuillages – dans une pose réfléchie en l'attente d'un sculpteur. En descendant de sa montagne, le Lenz de Büchner ne désirait rien d'autre que de nouveaux récits, afin que nous puissions nous défaire de nos certitudes et trouver refuge dans nos émerveillements. Cette rangée d'arbres est semblable aux deux filles assises sur une pierre qui le stupéfient. « On aimerait parfois être une tête de Méduse pour pouvoir transformer un tel groupe en pierre, et appeler les gens ». Ici le modèle se fige dans de filandreuses liquidités, ne donne rien d'autre à saisir que son vertige. Le trouble est parfait.



Unklarheit ist der Feind des Guten. Das Gute kann die Rechtfertigung der Klarheit sein und dabei unterschwellig ein beunruhigend moralisches *Augenmerk* verfolgen. Unklarheit ist eine Entscheidung. Sie erblüht in der fotografischen Aufnahme, triumphiert überall dort, wo keine Überlegung etwas endgültig abschließt, wo die Schlussfolgerung ihre Untersuchung von vorn beginnt. Unklarheit begünstigt das Denken. Sie könnte seine Verkörperung sein, sofern sie sich nicht den Erfindungen der Klarheit widersetzt. Unklarheit liegt zwangsläufig im Wort, während das Gute, zumindest die Idee davon, oft durch die Rede erlangte Macht ist. Und dieses Foto? Eine Reihe von Bäumen und ihr Spiegelbild im Wasser. Vielmehr ein Vibrieren. So viele Tage in Berlin, an denen die Stadt von Bildern wispert, angesichts einer Natur, deren bedachte Pose sich in festen Formen – Stämme, Äste, Laub – entfaltet, in Erwartung eines Bildhauers. Als er von seinem Berg herabstieg, wollte Büchners Lenz nichts anderes als neue Geschichten, damit wir uns von unseren Gewissheiten befreien und beim Staunen Zuflucht finden können. Diese Baumreihe ist wie die beiden auf einem Stein sitzenden Mädchen, die ihn aus der Fassung bringen. »Man möchte manchmal ein Medusenhaupt sein, um so eine Gruppe in Stein verwandeln zu können, und den Leuten zurufen.« Hier erstarrt das Modell in zähem Fluss, gibt nichts von sich preis als seinen Rausch. Die Unklarheit ist perfekt.

**zwischen
berlin 5**
**marc
blanchet**
fototext

m

à Nadia

Avec quels objets s'écrit la mémoire d'une ville ? Certains ne se mettent pas dans les poches, n'ont ni l'exotisme d'un bois rare ni le charme d'une invention qui ouvre les portes doubles de l'imagination et de la pensée. Il suffit de lever le nez et de regarder un soir, sur un pont, des réverbères. Entre les deux lampes alimentées à l'électricité, des araignées ont tissé leurs toiles. Les animaux se tiennent là, entre l'entretien quotidien de leurs remarquables (sinon démentes) réalisations et l'attente de proies. Suspendues dans leurs œuvres, elles le sont également dans Berlin. Et surplombent sans le savoir la vie des gens. Mon regard croise ces architectures qu'aucun coup de chiffon municipal n'a détruit et que vents et pluies épargnent de leurs saccages. Les réverbères peuplent les villes comme les balises d'un passé jamais las. Ces signaux disent muettement qu'ils n'ont pas besoin d'être mis à l'index de la modernité. Je leur prête une volonté : soutenir Berlin comme de véritables piliers, tout en accueillant nonchalamment de translucides araignées. Davantage : faire de la photographie l'alliance heureuse entre une curiosité jamais satisfaite et de sourdes fidélités. Et participer ainsi aux formes d'un voyage comme à la saisie d'une ville qui, du Temps, préfère les contorsions plutôt que la disparition.



für Nadia

Mit welchen Gegenständen wird das Gedächtnis einer Stadt geschrieben? Manche von ihnen passen nicht so leicht in die Tasche, haben weder die Exotik eines seltenen Holzes, noch den Zauber des Erfundenen, das die Flügeltüren der Phantasie und der Gedankenwelt öffnet. Es genügt, den Blick zu heben und eines Abends auf einer Brücke die Straßenlaternen zu betrachten. Zwischen den beiden elektrisch betriebenen Lampen haben Spinnen ihr Netz gewoben. Die Tiere halten dort die Stellung, zwischen dem täglichen Unterhalt ihrer bemerkenswerten (wenn nicht gar irrsinnigen) Gestaltung und dem Lauern auf Beute. In ihren Werken hängend, hängen sie zugleich auch in Berlin. Und schweben, ohne es zu wissen, über dem Leben der Menschen. Mein Blick streift diese Bauten, die kein städtischer Putzlappen zerstört hat und die von der Verwüstung durch Wind und Regen verschont werden. Die Straßenlaternen bevölkern die Städte wie Leuchttürme einer nimmermüden Vergangenheit. Diese Wegzeichen sagen stumm, dass sie nicht auf den Index der Moderne gesetzt zu werden brauchen. Ich schreibe ihnen einen Willen zu: echten Säulen gleich Berlin zu stützen, und zugleich durchsichtige Spinnen nonchalant zu beherbergen. Mehr noch: die Fotografie zur glücklichen Verbindung von nie befriedigter Neugier und dumpfer Treue zu machen. Und auf diese Art teilzunehmen sowohl an den Erscheinungen einer Reise wie am Erfassen einer Stadt, die sich seit jeher lieber verrenkt als verschwindet.

**zwischen
berlin 6**

**marc
blanchet**

fototext

m

Le mot ours est inscrit dans le nom de la ville. *Bär* est sa traduction en allemand, à moins que Berlin ne vienne plus simplement de « brl », qui en slave désigne un lieu humide. C'est bien la liquidité qui – à travers une rivière (la Sprée, qui signifie autant écarter que disperser), des canaux, des lacs et des marécages – fut combattue afin de devenir une ville-État. À Berlin, face à la vie animale, j'évolue entre les vivants, logés dans les zoos, et les morts, qui reposent au Musée d'histoire naturelle. Je vais d'un bâtiment à l'autre, entre ce qui est détenu sous notre œil, infinité d'espèces se cachant devant nous entre indifférence ou folie manifeste... et les autres, dinosaures redressés sur leur os, aieux de retour, singes ou fauves empaillés – comme si on venait de les inventer. Au zoo, de blanc vêtu, le symbole de Berlin me fait face. Il joue avec un bout de bois. Parfois, il se laisse tomber dans l'eau pendant que les images des visiteurs se multiplient autour de moi, avec des objets qui le capturent autrement. Lui, n'en a que faire des symboles. Il ignore figurer en noir sur le drapeau de la ville entre deux bandéaux rouges, dressé, pattes en avant, avec un air d'automate, sa langue, également rouge, dardant hors de sa gueule. Non, il joue. Semble ne rien attendre. Nourri, logé. Prisonnier. Prêt à rompre des corps, berlinois ou pas, si s'entrouvrait sa cage.



Das Wort »Bär« ist im Namen der Stadt enthalten. *Bär* ist seine deutsche Übersetzung, es sei denn, Berlin kommt einfach von »brl«, was im Slawischen einen feuchten Ort bezeichnet. Es war in der Tat das Flüssige, das – in Form eines Flusses (die Spree, was sowohl spreizen als auch sprühen bedeutet), Kanälen, Seen und Sümpfen – bekämpft wurde, um einen Stadtstaat zu ergeben. In Berlin, im Angesicht der Tierwelt, bewege ich mich zwischen den Lebenden, die in Zoos untergebracht sind, und den Toten, die im Naturkundemuseum ruhen. Ich gehe von einem Gebäude zum nächsten, zwischen dem, was vor unseren Augen gefangengehalten wird, einer Unendlichkeit von Arten, die sich, ob aus Gleichgültigkeit oder offensichtlicher Verrücktheit, vor uns verstecken... und den anderen, Dinosauriern, auf ihren Knochen aufgerichtet, Wiedergänger-Vorfahren, Affen oder ausgestopfte Raubtiere – als hätte man sie gerade erst erfunden. Im Zoo steht mir, ganz in Weiß, das Symbol Berlins gegenüber. Er spielt mit einem Stück Holz. Manchmal lässt er sich ins Wasser fallen, während sich die Bilder der Besucher um mich herum vervielfachen, mit Objekten, die ihn in anderer Weise einfangen. Er kümmert sich nicht um Symbole. Er weiß nicht, dass er schwarz auf der Stadtflagge zwischen zwei roten Streifen abgebildet ist, aufrecht, mit vorgestreckten Pfoten, wie ein Automat, die ebenfalls rote Zunge, aus seinem Maul hervorstechend. Nein, er spielt. Scheint auf nichts zu warten. Verköstigt und beherbergt. Ein Gefangener. Bereit, Körper zu zerbrechen, Berliner oder nicht, wenn sich sein Käfig öffnen sollte.